

Histoire générale du socialisme [...] Tome I: Des origines à 1875 [Jacques Droz]

Autor(en): **Lasserre, André**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse
d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **23 (1973)**

Heft 1

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

moins. La rubannerie jouit d'une prospérité moins assurée, en particulier à cause de la concurrence bâloise. Des créations nouvelles apparaissent : tissus élastiques, perles fausses, etc.

Jusqu'à 1870, le développement de la force motrice reste lié aux roues hydrauliques traditionnelles ; les chutes d'eau, même de faible débit, produisent l'énergie la moins coûteuse. La turbine commence à peine à s'implanter et malgré la houille locale, les machines à vapeur restent le plus souvent des moteurs d'appoint, même si leur nombre sextuple entre 1855 et 1880. La description d'une série d'entreprises typiques et de leur outillage montre les limites de cette modernisation. La croissance industrielle pâtit en effet de la modestie des investissements, de la pauvreté de la population aussi. La grande masse des habitants ne dispose que d'un pouvoir d'achat minimal. Les ouvriers gagnent en 1859 de 1,25 Fr. à 3 Fr. par jour. Et la plupart des agriculteurs végètent, malgré la pratique de métiers accessoires. Comme la population ne s'accroît que très lentement, les débouchés n'augmentent guère.

Les petites usines restent les plus nombreuses et leurs patrons manquent soit d'ambition industrielle, soit de moyens financiers. Ils ne trouvent sur place qu'une main-d'œuvre médiocre. En 1850, 49% des conscrits du département ne savent ni lire ni écrire. Il reste encore 37,5% d'illettrés en 1867-1869. Les notables ont en général peur d'une généralisation de l'instruction, qui saperait leur supériorité. Peu entreprenants, ils préfèrent assurer leur fortune par des biens immobiliers. Des prêts hypothécaires, à des taux usuraires souvent, leur permettent d'accaparer les terres. Il ne leur vient que rarement à l'idée de commanditer des entreprises locales. Les sociétés minières se développent par l'apport de capitaux venus de l'extérieur ; elles ne conduisent pas à un développement industriel local. De plus, contrairement aux espoirs qu'on avait conçus, la voie ferrée ruine certaines activités locales. C'est cependant le long des axes ferroviaires que se maintiennent les industries. Le *take off* qui s'esquisse entre 1850 et 1880 ne se poursuit pas. Le département souffre de l'émigration accrue de sa population la plus jeune vers des régions en plein essor, comme Saint-Etienne et ses environs ; il se dépeuple et passe de 307 000 habitants en 1846 à 210 000 habitants vers 1960 (54% d'agriculteurs). L'histoire de la Haute-Loire est celle d'une prospérité avortée.

Lausanne

Paul-Louis Pelet

Histoire générale du socialisme publiée sous la direction de JACQUES DROZ.

Tome 1, *Des origines à 1875*. Paris, Presses universitaires de France, 1972. In-8°, 658 p., ill.

Les histoires générales du socialisme ont été jusqu'ici bien souvent des exposés de doctrines que les auteurs résumaient complaisamment sans chercher à établir le lien entre les penseurs et les acteurs, les idéologies

et les mouvements vécus. Ce lien, les historiens réunis autour de Jacques Droz ont tenté de l'établir, dans le sens de l'historiographie actuelle qui a obtenu ses plus grands succès dans l'étude de la Première Internationale.

La première partie s'ouvre sur une recherche originale, inconnue des histoires traditionnelles, où Jean Chesneaux nous introduit dans le monde oriental. Certes, le socialisme chinois ou islamique actuel a peu hérité du confucianisme ou du Coran, mais certains mouvements égalitaristes, communautaires ou millénaristes (pensons aux Taï ping) n'ont-ils pas favorisé et coloré les socialismes d'aujourd'hui, là où ils s'étaient développés, même de manière épisodique?

Avec les origines antiques (de Claude Mossé), on rejoint bien sûr les évolutions habituelles de Lycurgue ou de Platon, mais celles-ci étaient indispensables de toute manière et sont du reste bien enrichies par la comparaison entre l'eunomie de Sparte et l'isonomie de la démocratie athénienne, ces deux tendances qui se fondent avec le mythe de l'âge d'or dans la pensée collectiviste grecque. Si avec les Gracques, on pénètre dans le monde romain, on bénéficie encore d'une brève incursion dans le christianisme ancien. Autant eût valu renoncer à cette esquisse, car elle ignore l'apport des prophètes et résume presque le christianisme au respect des autorités. Dans un ouvrage de cette qualité, ce dédain est fâcheux, car il touche une des sources du socialisme moderne d'autant plus reniée qu'elle est peut-être plus profonde (lapsus évocateur, cette confusion, p. 275, entre spiritualisme et spiritisme!...).

Après les utopies des débuts des temps modernes où J. Droz ajoute à Thomas More ou à Campanella les jésuites du Paraguay – toujours dans cette volonté de lier le pensé et le vécu –, Albert Soboul nous conduit au XVIII^e siècle et à la Révolution. Il offre là les meilleurs chapitres du livre, nourris des recherches si riches et si nouvelles des grands historiens français et de ses propres études sur la Révolution. Avec Annie Kriegel dans son chapitre sur l'Internationale, c'est lui peut-être qui unit le mieux pensées et mouvements. Dans la floraison des études politiques, des utopies, des pamphlets qui jalonnent le XVIII^e, Soboul concentre son attention sur trois hommes qui résument l'évolution de la pensée présocialiste: le curé Meslier, Morelly et Babeuf. Le premier lie le communisme à l'athéisme, en accusant la religion d'aliéner l'être humain et de servir de rempart à l'ordre social. A ces accents déjà modernes et souvent révolutionnaires, il joint la dénonciation plus traditionnelle de la propriété privée et de l'inégalité. Morelly franchit un pas de plus en stigmatisant «la propriété mère de tous les crimes» et en réclamant son abolition comme seul et unique moyen d'établir une communauté nouvelle. Il s'en suit une vision économique de la vie sociale où l'abondance des biens est un but qui tranche avec l'ordinaire ascétisme des utopistes. Babeuf enfin se soucie de réaliser la société égalitaire qu'il envisage et, en homme de la pratique, profite des expériences qui suivent 1789 pour dépasser la contradiction des révolutionnaires pris entre

leur idéal du droit à l'existence et de leur attachement à la propriété privée. Il adopte une position plus forte au plan de la logique que la sans-culotterie qui tentait d'égaliser les consommations par une limitation, mais non par l'abolition de la propriété qu'il revendique.

Avec le XIX^e siècle, on entre dans une ère plus complexe où le socialisme trouve son visage qui n'est plus rural: les trois pays d'Europe retenus ici ne se situent pas au même stade économique et vivent dans des conditions sociales et politiques très différentes. Successivement et par paliers chronologiques, les auteurs parcourent l'Angleterre, la France et l'Allemagne jusqu'à la Première Internationale qui apparaît avec la publication du *Capital* comme l'aboutissement de toute l'évolution, le point final du socialisme utopique, le premier moment où trois socialismes nationaux incomparables tentent de s'unir dans un mouvement commun et tâchent de dégager une idéologie cohérente. Plusieurs des exposés présentés ici sont très classiques et résument après d'autres – mais pour la première fois en français avec une pareille ampleur – des théories socio-politiques plus ou moins illustres: Fourier, Owen, Weitling, Hess, Leroux, Godwin, bien d'autres encore, défilent, sans qu'on mesure toujours leur véritable impact. Les mouvements coopératifs et mutuellistes auraient mérité plus de pages où peut-être l'écho des théoriciens serait apparu plus distinctement.

La Grande-Bretagne, à laquelle se consacre F. Bédarida, est évidemment le pays d'élection de la précoce grande industrie où le socialisme aurait dû trouver son essor le plus vigoureux. Le chartisme pourrait le faire croire, mais c'est une organisation médiocrement socialiste. Les groupements ouvriers restent faibles, impuissants s'ils agissent seuls au plan politique, émasculés s'ils s'allient à des bourgeois radicaux, tentés aussi par une action économique ou coopérative réformatrice. Après 1848, la stérilité doctrinale n'empêche cependant pas une action autonome pragmatique efficace.

L'Allemagne, elle, fait faire avant 1898 «les progrès les plus considérables à la pensée socialiste» (p. 416), mais, sous-industrialisée, elle compte plus par ses intellectuels néo-hégéliens que par ses ouvriers (l'auteur, Jacques Droz ne sous-estime-t-il pas le rôle capital des travailleurs migrant à travers l'Europe et diffusant les idées et les méthodes d'action?); sans même parler des préoccupations nationalistes dont il aurait convenu de préciser mieux les rapports avec l'éveil du socialisme, 1848 suscite un essor bien connu, que suivent les *Arbeitervereine*, ces foyers de la culture ouvrière qui assurent la continuité avec les organisations des années 60. Là-dessus se greffent les influences de Marx, de Lassalle, des conflits politiques interrégionaux qui créent une situation compliquée que l'auteur débrouille avec élégance, avant d'aboutir au Congrès de Gotha où la social-démocratie trouve enfin son assiette et son unité.

La France a trop de traditions révolutionnaires pour que l'action ouvrière ou la pensée sociale ne se développent pas malgré le retard économique. Agitation sporadique et spontanée des uns, réflexions foisonnantes des autres

marquent les années 20 à 40. Plus qu'ailleurs dans cet ouvrage, on peut regretter qu'aucune définition du socialisme ne soit donnée, telles celles de Claude Willard si utiles pour trouver un fil conducteur. Après l'écrasement de 1848, il faut attendre les années 60 pour qu'un réveil se produise, authentiquement ouvrier celui-là, comme si les intellectuels théoriciens avaient épuisé leur veine avant 1848. Ici comme en Angleterre, l'Internationale sanctionne cet essor, qui vire toujours plus au collectivisme; la Commune y met fin, ouvre une époque nouvelle.

L'Association internationale des Travailleurs couronne l'ouvrage. Annie Kriegel, avec sa lucidité ordinaire, ramasse les différents apports des recherches nombreuses et fécondes de ces dernières années, aussi bien dans son étude des sections nationales que de l'organisation dans son ensemble. Elle met à leur place les facteurs idéologiques, personnels et nationaux dont on sait qu'ils s'imbriquent étroitement dans la destinée du mouvement.

A la fin de l'ouvrage, on peut se demander si la gageure a été tenue, de lier pensée et mouvements. Dans la mesure où c'était possible, sans doute dans une large mesure? Mais le chapitre consacré au *Capital* comporte une contradiction typique qui résume toute la difficulté de cette double recherche. L'auteur, Jean Bruhat, constate à la fois que pendant longtemps l'écho de cette œuvre de Marx a été nul, mais que sa publication a été une étape majeure dans l'histoire du socialisme.

Qu'est-ce en fin de compte que le socialisme? Selon quels critères les auteurs ont-ils sélectionné les doctrines et les mouvements? On serait bien embarrassé de le dire, d'autant plus que chaque collaborateur a suivi apparemment ses propres règles. Il semble néanmoins que plus une théorie se rapproche de la suppression de la propriété, plus elle mérite pour eux le nom de socialiste. L'inconvénient de cette imprécision est que les différents courants de l'action ou de la pensée se situent mal les uns par rapport aux autres et qu'on se demande si tout ce qui est vraiment important a été réellement mentionné. L'avantage est que les marginaux, par exemple les critiques du système social qui touchent peu aux problèmes ouvriers, peuvent aussi être inclus. Une certaine souplesse était en tout cas indispensable pour rendre compte objectivement des tendances multiformes du socialisme.

Cet important ouvrage présente un grand intérêt. Il offre une riche exposition des théories socialistes. Il les inscrit dans leur évolution historique et leur confère par là une portée et un intérêt rares dans des études de ce genre. Utilisant les recherches récentes, il fait utilement le point des connaissances actuelles et il n'est naturellement pas responsable de l'inégalité de leur développement. Il constitue ainsi un instrument de travail irremplaçable par l'ampleur de son panorama et la profondeur de ses analyses.

Lausanne

André Lasserre